idéologues appointés) n'ont pas plus à voir avec le marxisme que les travaux de Lyssenko n'ont eu quelque chose à voir avec les sciences biologiques et naturelles, sinon au titre de négation dans leur histoire.

La distinction qui s'impose se situe entre erreurs des marxistes – en particulier des maîtres – et oppositions au marxisme apparaissant sous le masque du marxisme.

Si aucun théoricien marxiste d'importance ne s'est jamais privé de corriger ce qu'il découvrait d'erroné dans l'œuvre de ses prédécesseurs, il faut remarquer que les « révisionnistes » opèrent en général de façon inverse : ils statufient, et leurs théorisations aberrantes se font autour d'une dogmatique frappée de tabou. Ils procèdent en particulier par l'occultation de certains textes – non par leur contradiction – ou par leur interprétation scholastique. Ceci ne peut atteindre à une certaine durée que là où le révisionnisme dispose d'un pouvoir totalitaire, ou, au moins est capable de faire taire la contestation par le terrorisme; et c'est pourquoi seul le stalinisme et les bureaucraties au pouvoir ont pu faire régner leurs aberrations comme « marxistes ». Ailleurs, la transformation de de la quantité en qualité s'opère nécessairement à ces tournants historiques qui brisent la possibilité de coexistence des contradictions : la « révision » doit alors se déclarer pour ce qu'elle est, c'est-à-dire pour antimarxisme. Ainsi est-il arrivé récemment à nos « nouveaux philosophes » qui, passés par diverses nuances de dogmatismes finissent agents électoraux du libéralisme. Mais avant eux on ne compte plus ces sortes d'évolutions d'ex-staliniens auxquels s'ajoutent maintenant les PC tout entiers qui commencent par jeter le lest « Lénine » en attendant de suivre les PS qui rattrapent leur retard sur les Wilson et les Brandt en se dépêchant de jeter le lest « Marx ».

Sans cesse accusés de dogmatisme par les novateurs qui fleurissent chaque printemps[8], les marxistes révolutionnaires, plus que n'importe quelle autre génération marxiste, ont dû soumettre toutes les strates de l'acquis théorique marxiste à des examens critiques nombreux. Et il nous suffira pour le montrer de reprendre la liste même des « insuffisances » des grands théoriciens établie par Perry Anderson lui-même. Il s'en tient là « au grand trio de la tradition classique » : Marx, Lénine, Trotsky, et à trois « dépressions » pour le premier et le dernier, à deux pour le second.

**Les faiblesses des maîtres : I/Marx**

Chacun sait que les vides de l'œuvre de Marx, que tous les

marxistes connaissent et déplorent, tiennent d'abord à ce qu'il s'est obligé au titanesque travail de la critique économique qui aboutit au *Capital*, inachevé, sous lequel il peina jusqu'à la mort. Son œuvre politique, conjoncturelle et alimentaire, écrite en partie par Engels, n'a pas l'assise de recherches de l'œuvre économique, malgré sa qualité et les aperçus théoriques souvent stupéfiants qu'on y rencontre.

Ainsi, il est bien vrai qu'il n'y a pas de théorie systématique de l'État chez Marx. Mais, quand Perry Anderson s'en prend comme à une faiblesse à la perception du « bonapartisme » comme forme typique de l'État bourgeois moderne, nous ne pouvons être d'accord avec lui, nous, marxistes révolutionnaires pour qui le concept de bonapartisme est un de nos thèmes de réflexion le plus constant. Perry Anderson ne le décrit que comme « État dictatorial ». C'est manquer la spécificité du bonapartisme qui est une forme de pouvoir certes personnifiée (mais pas nécessairement une dictature) apparaissant fallacieusement comme au-dessus des classes bien qu'exerçant son autorité gouvernementale au profit général de la classe dominante, mais au prix de commissions de profits matériels et politiques pour le propre compte de l'appareil militaro-policier du bonaparte, tout ceci à la faveur d'un équilibre de forces entre classes opposées.

Ce phénomène que Marx a pu projeter explicativement sur des formes d'État du passé (surtout sur les monarchies « absolues » centralisatrices qui permettent à la classe féodale de survivre plus de trois siècles à la constitution de la bourgeoisie en classe puissante) fut reprise par Trotsky qui montra bien qu'elle était le type de pouvoir d'État par lequel la bourgeoisie pouvait en maintes occasions se maintenir au pouvoir contre une classe ouvrière puissante mais n'ayant pas encore trouvé les moyens et les voies de sa lutte pour son propre pouvoir ou les ayant provisoirement perdus[9].

Que Marx n'ait pu prévoir l'accumulation d'échecs de la révolution prolétarienne sur plus d'un siècle et par conséquent les formes qu'a dû ou pu prendre le pouvoir bourgeois maintenu, ce n'est pas une faiblesse de la théorie de l'État de Marx, mais une surestimation de la capacité du prolétariat à parvenir à la conscience permettant elle-même sa constitution en classe pour soi. Il s'agit là d'un problème beaucoup plus difficile, pour lequel toutes références manquaient alors et que Lénine fut le premier à entreprendre de résoudre. Que Marx n'ait pas écarté l'hypothèse d'une « voie pacifique au socialisme » plaide plutôt en faveur de son ouverture à de multiples possibles. Mais qu'il ait été armé et qu'il ait armé le mouvement ouvrier à ne pas se méprendre sur les

évolutions réelles et sur le pire que l'on pouvait toujours attendre de la bourgeoisie, les célèbres débats menés par lui et par Engels à l'égard des moindres tendances au réformisme de la social-démocratie allemande sont là pour le prouver.

Mais, inversement, en classant comme « démocraties bourgeoises » les formes d'État modernes des pays développés, en proclamant (p. 70) « la démocratie bourgeoise, forme mûre du pouvoir bourgeois », alors qu'elle est pour nous comme pour les maîtres, sa forme certes de *maturité*, mais donc dépassée à son actuelle étape *sénile*, Perry Anderson procède à une simplification dangereusement mystificatrice, à laquelle nous avons échappé pour notre part dans nos analyses des divers types d'États bourgeois modernes, en particulier avec la catégorie d'« États forts », susceptibles de combiner parlementarisme (plus ou moins classique), présidentialisme et bonapartisme. Cette première « faiblesse » de Marx apparaît donc ici comme *désaccord* d'analyse.

La seconde faiblesse retenue par Perry Anderson est la sous-estimation de la question nationale par Marx. Là encore, ses formulations sont étranges. Car s'il est certain que la primauté de la détermination économique d'une part, et la saisie, correcte, que l'étape nationale, par son abstraction même favorisant l'apparition de la conscience de classe, ont fait manquer à Marx et Engels l'importance des déterminations des nationalismes de nationalités opprimées et ethniques (problèmes sur lesquels Lénine saura corriger les maîtres), poser le problème de cette erreur comme refus de voir des « révolutions bourgeoises » après 1848, en Allemagne, en Italie, aux États-Unis, et au Japon[10] implique un détournement singulier du terme de révolution et, du même coup, élude les problèmes autrement importants des conséquences, pour les bourgeoisies nationales elles-mêmes, d'avoir dû s'élever au pouvoir *sans révolution*, c'est-à-dire au prix de compromis avec les vieilles classes féodales. Inversement, pour les États-Unis, c'est parce qu'ils n'avaient pas à faire de révolution, après l'élimination de la puissance coloniale qui en tint lieu au XVIIIe siècle, que leur puissance capitaliste pu se développer avec une telle rapidité et à l'état quasi pur. L'erreur de Marx n'est donc pas là où Perry Anderson la situe, mais ailleurs, dans les difficultés que les nationalismes ont opposé aux empires bourgeois en dépit de leur utilisation contre l'universalisme prolétarien, se retournant finalement (voire renaissant de cendres depuis longtemps refroidies) contre la bourgeoisie à l'heure des dépassements nécessaires du capitalisme national[11].

Le troisième reproche de Perry Anderson à Marx nous ramène

plus que les précédents au « marxisme occidental », ou, plus exactement au point où certains de ses représentants (Marcuse et Goldmann surtout) reprennent à leur façon le vieux procès de *l'erreur fondamentale de Marx* sur l'évolution des classes et sur la prolétarisation de la petite-bourgeoisie. Mais c'est précisément un point sur lequel le marxisme révolutionnaire, bien loin de rabâcher Marx, le *vérifie* et se porte en faux contre ce que nous tenons pour un « révisionnisme » moderne fort bien partagé. Par-delà une période longue qui paraissait en effet contredire Marx par la croissance d'une énorme nouvelle petite-bourgeoisie de techniciens, d'administrateurs et de fonctionnaires, aujourd'hui c'est le mouvement de prolétarisation de la plus grosse masse de ces couches qui est le phénomène essentiel. Et que ces travailleurs, qui ne possèdent que leur force de travail, soient directement productifs ou non est secondaire. Contrairement à la légende qui s'efforce d'établir que Marx a été ambigu ou incertain dans ses définitions du prolétariat, il n'a guère varié sur le sujet tout au long de sa vie et est fort clair dans ses *Théories sur la plus-value* quant à l'extension du prolétariat à d'innombrables participants à un travail productif collectif. Tout au plus peut-on dire que ces indications à ce propos sont dispersées et sommaires, et schématiques, mais elles sont trop cohérentes dans l'ensemble de son œuvre pour qu'on puisse les tenir comme non significatives.

Il importe d'ailleurs de souligner que la sociologie « marxiste occidentale », débitrice ici de la sociologie bourgeoise, prétendument scientifique et objective, est aussi celle des organisations staliniennes qui, maintenant, y trouvent une justification théorique à leur opportunisme réformiste (la classe ouvrière – des seuls ouvriers directement productifs – est minoritaire), à leurs compromis et compromissions de classe, et, *en même temps*, à la culpabilisation des travailleurs intellectuels, durement renvoyés à leur « nature petite-bourgeoise » dès qu'ils osent se servir de leur culture et de leur expérience de la pensée théorique pour mettre en doute les lignes toujours infaillibles des bureaucrates.

Nicos Poulantzas, le plus récent « révisionniste » de la théorie des classes de Marx – et auquel Perry Anderson fait l'honneur d'une citation à l'ordre du marxisme occidental dont il serait un des derniers brillants rejetons (p. 141) – doit en arriver, dans ses efforts pour limiter le prolétariat aux travailleurs directement productifs (et tout en retranchant de ceux-ci, classiquement, des masses de techniciens directement productifs), à définir la classe par la conscience en une parfaite tautologie idéaliste.

Mai 68, que Perry Anderson met au départ d'une nouvelle

période historique – et à bon droit – ne peut probablement être compris hors de la théorie de la prolétarisation des couches de la nouvelle petite bourgeoisie. C'est dire que, bien loin de vérifier Marcuse et Goldmann, ces événements les annihilent théoriquement et donnent raison à Marx... et aux marxistes révolutionnaires[12].

Laissons ici de côté les « difficultés » quant à la théorie de la plus-value elle-même et à la mise en doute de la validité de la théorie de la baisse tendancielle du taux de profit. Simplement évoquées par Perry Anderson, elles touchent le marxisme à sa base même, ce qui rend stupéfiant que l'on puisse mentionner leur invalidité en passant. Cet effleurement sert à mettre au compte de Marx le catastrophisme tiré d'une lecture purement économique de son œuvre qui « rend redondant le développement d'une théorie politique ». C'est revenir au point de départ et donner comme volontaire l'insuffisance de développement de la théorie politique de Marx.

Certes, son œuvre est insuffisante. Marx n'aurait pas dû mourir. Mais il a eu des successeurs.

## Les faiblesses des maîtres : 2/Lénine

Si l'œuvre de Lénine complète celle de Marx sur un certain nombre de points, il n'en reste pas moins que Lénine est essentiellement un stratège de la révolution, dont le volume le plus gros de l'œuvre considérable est tourné vers son propre pays. L'élévation de sa pensée stratégique et théorique à l'échelle internationale l'a retenu surtout – et pas uniquement – à la fin de sa vie, après la victoire d'Octobre. Pas de théoricien donc chez qui se lient autant théorie et pratique, même quand la pratique est largement hors de portée de sa main. Son champ théorique est plus limité que celui de Marx, et même que celui de Trotsky. Dans son cas aussi, c'est sa vie qui canalise et limite ses travaux théoriques. Les lignes par lesquelles il clôt *l'État et la Révolution,* abandon plein d'énergie de la théorie de la révolution pour aller faire la révolution, renvoie à la stupidité théologique et à la crapulerie mercantile l'argument de vente de ses éditeurs français : « Le plus grand philosophe du XXe siècle ». Voyons dans ce cadre les critiques de Perry Anderson.

La première porte sur le « néo-jacobinisme » de sa conception du parti. Cette critique est largement nôtre, née pour nous non seulement de l'étude de l'histoire ultérieure, et surtout celle des origines du stalinisme, mais aussi de la longue expérience de notre

propre organisation mondiale. Mais, à l'opposé de ceux qui nous ont précédés dans cette critique, nous n'avons jamais perdu de vue les conditions historiques concrètes (la dure illégalité, l'exil des dirigeants, entre autres) qui ont *justifié* le type particulier d'organisation qu'a été le parti bolchevik avant la révolution d'Octobre, puis celles (isolement du premier État ouvrier dans un pays arriéré, décimation de l'avant-garde prolétarienne par et dans la guerre civile, etc.) qui *expliquent* l'écart croissant des structures et du fonctionnement du parti au pouvoir par rapport aux conceptions théoriques.

Ce sont là des *exigences critiques* avec lesquelles on ne saurait transiger à l'heure des amalgames et approximations des misérables petits-bourgeois décomposés qui se disent « nouveaux-philosophes ».

Quand nous *condamnons* l'interdiction des fractions de 1921, nous le faisons à la lumière de ses conséquences et comme leçon pour nous, et non en pions qui donnent des mauvaises notes aux personnages historiques. Et nous n'oublions pas un seul instant, en prononçant ce jugement sur un acte politique, les circonstances tragiques dans lesquelles des poignées mondialement isolées de dirigeants prenaient une telle décision, la mort autour et au-dessus d'eux.

Lénine jamais ne donna sa conception du parti dans l'illégalité comme un modèle universel. C'est aux bureaucrates et aux dogmatistes qu'il appartenait de transformer une conception spécifique du parti en modèle intangible. Et la preuve en est la lutte à contre-reflux du même Lénine pour inventer des formes plus démocratiques du parti dans d'autres conditions. En général, Lénine – et Trotsky avec lui – furent bien loin de considérer ce qu'ils faisaient comme des réponses normatives à des conditions idéales. Ils savaient au contraire qu'ils répondaient au coup par coup aux conditions les plus défavorables. Et ceci vaut surtout pour les organismes de démocratie ouvrière.

Le « retournement très rapide du démocratisme radical des soviets dans *l'Etat et la Révolution* à l'autoritarisme radical de l'État russe après le début de la guerre civile » ne peut, comme cette phrase de Perrry Anderson le suggère, être saisie comme un reniement, alors qu'il s'agit d'un effet de la misère matérielle et culturelle russe dont Lénine et Trotsky passent leur temps à tenter de combler le fossé ouvert entre normes théoriques et pratique qui échappait de plus en plus à la maîtrise humaine.

On peut d'autant moins adresser ici à Lénine un reproche d'insuffisance théorique que, pas plus que Trotsky, il ne situait les problèmes de construction d'une société socialiste comme possible

dans un seul pays, et par conséquent hors d'une perspective de révolution mondiale et d'abord dans les pays avancés.

Il convient donc de lier ce point à celui que Perry Anderson retient de façon séparée comme seconde grande faille de Lénine : sa saisie des problèmes de la révolution en Europe occidentale.

S'il est vrai que *l'Etat et la Révolution* traite le problème de l'État de façon très générale (mais de même que le *Capital* traite de l'économie capitaliste de manière très générale), Perry Anderson minimise les considérations de *la Maladie infantile...*, ouvrage où Lénine s'efforce d'extraire de l'expérience russe ce qui est valable dans les pays capitalistes avancés contre l'« hyperléninisme » des ultra-gauches; et il néglige sa prudence dans de tels domaines qu'il avait pleine conscience de ne pas dominer complètement[13].

Cela n'est pas sans conséquence, puisque Perry Anderson voit là l'origine de l'échec de l'implantation du Komintern aux États-Unis et en Angleterre. C'est faire bon marché des pratiques antiléninistes des directions de l'IC et, avant Staline lui-même, sous Zinoviev puis Boukharine. C'est faire bon marché de l'histoire en général où, là, Perry Anderson oublie les spécificités des développements nationaux. En effet, la France et l'Allemagne n'étaient-ils pas des pays avancés, à industrie et prolétariat massifs, à forte tradition de parlementarisme et de démocratie bourgeoise ? Pourtant, l'IC s'y est développée avec force. Cette différence de situation entre France et Allemagne d'une part, Angleterre et États-Unis d'autre part, prouve à elle seule qu'il s'agit d'autre chose que de l'inadaptation des conceptions léninistes de l'État aux démocraties bourgeoises puisque succès et insuccès étaient choses réglées avant même que la gangrène ne gagne tout le corps de l'IC et gâte jusqu'au meilleur de ce qui avait été gagné. En réalité, l'IC s'implante plus ou moins en raison d'abord de l'ampleur des crises sociales des pays considérés (ce qui explique ses résultats inverses aux États-Unis et en Allemagne) mais aussi en fonction des traditions historiques diverses du mouvement ouvrier. Dans tous les cas, ce sont les faiblesses organiques de ces mouvements ouvriers qui ont ordonnancé aussi bien le rejet du communisme que, dans le cas inverse, la moindre résistance au stalinisme. Dans les deux cas, l'IC léniniste n'eut pas le temps de revivifier ces vieux mouvements ouvriers chargés de tares qui n'avaient pas besoin de « commissaires » bolcheviks pour accumuler les fautes et empiler les défaites. Au contraire, ce sont ces tares qui ont contribué à nourrir la bureaucratisation ultérieure. Nous retrouvons ici le vrai problème difficile et non résolu par les maîtres, mais que Perry Anderson ne cite pas : celui de passage de la subordination à

l'idéologie dominante de la classe en soi à la conscience de la classe pour soi. Mais comme pour Marx et la nature des prétendues faiblesses dénoncées dans son économie, un certain angle d'attaque de la théorie politique léniniste peut déboucher sur une remise en question infiniment plus profonde, à savoir sur la validité même de tout le marxisme, car aussi bien personne – et bien sûr pas les « marxistes occidentaux » – n'a comblé les « déficits » qui cernent le problème clef de notre temps : celui de la direction révolutionnaire.

## Les faiblesses des maîtres : 3/Trotsky

C'est tout aussi radicalement – à la racine – que Perry Anderson trouve les faiblesses de Trotsky.

Et d'abord, la révolution permanente. Rien moins !

Théorie de Marx avant d'être développée par Trotsky, la critique de la révolution permanente rejoint celle de la non-prévision par Marx des révolutions bourgeoises. Pourtant, sa généralisation par Trotsky n'a rien d'un travail académique que l'on puisse taxer, comme le fait Perry Anderson, de « fidélité canonique ». Si la théorie de la révolution permanente est probablement, de toutes les théories marxistes, celle qui fut la plus occultée et caricaturée, donc ignorée, on aurait pu espérer de quelqu'un comme Perry Anderson qu'il n'en donne pas un résumé aussi approximatif et formel : impossibilité de révolution bourgeoise réussie dans un pays arriéré, ni aucune phase stable de développement capitaliste préalable à une révolution prolétarienne, assurant la réforme agraire, l'indépendance nationale et... le parlementarisme (p. 161). Perry Anderson voit d'ailleurs dans ces objectifs des « extensions impropres des critères d'une révolution bourgeoise », que seul le socialisme peut atteindre, ce qui réduirait la théorie à une pure tautologie : seule la révolution prolétarienne peut atteindre les buts de la révolution prolétarienne. Pauvre Trotsky !

N'en déplaise à Perry Anderson, l'indépendance nationale n'est pas un objectif socialiste (et même, conçue comme il la conçoit, comme extraction du marché mondial, ce qui n'est le cas d'aucune indépendance nationale, fût-ce celle de l'URSS, elle n'existera jamais). C'est au contraire la solidarité vers les États-Unis du monde qui est un objectif socialiste. Pas davantage n'est « socialiste » la réforme agraire donnant la terre aux paysans, mais la socialisation du sol et de son travail. Et encore moins le parlementarisme, mais la démocratie directe.

Ce que la révolution permanente établit, c'est que, sous direc-

tions bourgeoises, le *programme* propre de la révolution bourgeoise, qui comporte effectivement la réforme agraire, l'indépendance nationale et les libertés démocratiques (ce qui est très différent du parlement) ne peut plus être réalisé parce que ces conquêtes ne peuvent être atteintes qu'en s'appuyant sur les masses prolétariennes et que, *dans ce cas*, ces masses tendent à les dépasser. La théorie de la révolution permanente est essentiellement une théorie de la dynamique des forces sociales dans la lutte des classes et, n'en déplaise encore à Perry Anderson, jusqu'ici toutes les révolutions qui ont eu lieu après la révolution d'Octobre, qu'elles aient été victorieuses ou défaites, prouvent la validité de la révolution permanente par les victoires et les défaites mêmes... Pour ne prendre que peu d'exemples – et en particulier ceux que Perry Anderson cite sans explication comme preuves du contraire – la révolution cubaine est un cas remarquable de révolution réussie ou, en dépit de la volonté première de ses dirigeants de s'en tenir à des conquêtes démocratiques bourgeoises, ceux-ci furent entraînés par la dynamique même des forces sociales mises en jeu par leur lutte – paysannerie et prolétariat d'une part, interventions de l'impérialisme d'autre part – d'arriver à la dictature du prolétariat. Une situation inverse prouve autant dans le cas de la révolution algérienne qui ne fut pas dirigée par la bourgeoisie, pour la bonne raison qu'il n'y avait pas de bourgeoisie algérienne digne de ce nom, mais par un bloc de révolutionnaires plébéiens, prolétariens et petit-bourgeois. Leur victoire commune (non sans élimination de nombre des dirigeants les plus radicaux) permise par la mobilisation massive de la paysannerie et du prolétariat, amena l'instauration d'un gouvernement ouvrier et paysan, c'est-à-dire d'un pouvoir instable de bloc qui oscilla trois ans. C'est la faiblesse de la composition prolétarienne de la direction à laquelle s'ajoute la faiblesse de sa formation théorique qui amena son renversement par un « bonaparte » (eh oui !) qui put s'appuyer sur la paysannerie et un appareil militaire pour protéger un processus d'accumulation primitive d'une bureaucrato-bourgeoisie (autre concept très riche des marxistes révolutionnaires que nous n'avons pas attendu les « marxistes occidentaux » pour créer). La révolution algérienne n'est donc pas une révolution bourgeoise, mais le type même de révolution coloniale, de bloc de classes, victorieuse comme révolution coloniale mais bloquée à un stade de misère néo-bourgeoise par insuffisance de la direction prolétarienne, se subordonnant dans l'alliance de classes, ce qui contribua à son élimination. Si cette révolution parvient à la libération nationale conquête fort mince dans le cadre des limites

néo-coloniales, problème en lui-même dont nous ne parlerons pas ici dans la mesure où Perry Anderson n'en parle pas non plus – les autres conquêtes ne sont pas atteintes ou sont des bribes caricaturales de celles qui furent arrachées en 1962 : une lourde dictature appuyée sur la restauration religieuse islamique en guise de libertés démocratiques d'une part, et, du côté de la réforme agraire, n'oublions pas que c'est le problème même des comités de gestion qui fut le terrain de bataille où le gouvernement ouvrier et paysan de Ben Bella capitula avant de le payer de son renversement[14].

Quant au « démenti » bolivien, il est encore plus curieux. A notre connaissance, la révolution de libération nationale bourgeoise bolivienne date de 1824. La très particulière structure sociale de ce pays au puissant prolétariat minier explique ses nombreuses tentatives révolutionnaires prolétariennes et paysannes modernes toujours sauvagement réprimées à chaque fois que les insuffisances et les trahisons des directions ouvrières permettaient une contre-offensive à la bourgeoisie. La révolution de 1952 n'est pas sociale, mais politique. L'alliance de classes qui la permet relève encore de la responsabilité du stalinisme. Mais, selon la première leçon de la révolution permanente, l'alliance du prolétariat et de la paysannerie est brisée par la bourgeoisie qui, pour sauver l'essentiel, c'est-à-dire son pouvoir et son contrôle de l'industrie d'extraction, a fait la part du feu par une réforme agraire de la misère, laquelle a permis de dresser pendant un temps les milices paysannes contre celles du prolétariat, mais n'a rien réglé, sinon de résoudre – si tardivement dans le cadre du monde moderne – la prédominance de la bourgeoisie industrielle sur la bourgeoisie agraire. Quant aux libertés démocratiques : ouvrons notre quotidien...

Entretenir le mythe d'une révolution en Inde est pire encore. C'est participer à la mystification de la « décolonisation qui a été opérée partout comme contre-feu ou prévention à la révolution coloniale, dans l'union de classe des bourgeoisies métropolitaines et coloniales, et qui vérifie avec force celle des thèses de la théorie de la révolution permanente qui affirme que les bourgeoisies nationales néo-coloniales et coloniales sont incapables de mener la lutte anti-impérialiste à la tête des masses. En Inde comme en Afrique, ces bourgeoisies, voire de simples bureaucrato-bourgeoisies dégagées par le colonialisme du système tribal, se sont tout juste substituées aux bourgeoisies impérialistes avec leur accord et leur aide – et quelles que soient les relations conflictives qui ont précédées ces accords – dans l'oppression impitoyable de leurs

peuples et pour le profit essentiel des maîtres impérialistes qui continuent à les tenir en tutelle dans la majeure partie des cas. Les parlements qui peuvent exister ici et là dans ces anciennes colonies ne sont qu'une décoration sans signification profonde, sinon d'une certaine démocratie *à l'intérieur de la nouvelle classe dominante.* Partout restent à conquérir la réforme agraire et les libertés démocratiques quand ce n'est pas l'indépendance nationale réelle. Le cas le plus net de capacités d'anciens territoires dominés à tenir tête à l'impérialisme est celui des pays arabes producteurs de pétrole. Mais qui oserait conclure là à une faillite de la théorie de la révolution permanente ?

La seconde critique de Perry Anderson révèle une égale incompréhension, cette fois de la stratégie de Trotsky, quant à la lutte du prolétariat contre le fascisme. Mais elle est dans le droit fil de la première puisqu'elle concerne les rapports de classes, cette fois les rapports avec la petite-bourgeoisie. Cette classe, en fait, n'est pas *une*, mais une quasi-classe, un magma intermédiaire entre bourgeoisie et prolétariat, et c'est ce qui fait qu'elle reste toujours sans expression politique cohérente d'ensemble. L'alliance offensive avec elle n'est possible que sur les positions du prolétariat l'entraînant par la manifestation de sa force et de sa décision. Mais, dans la défensive, des alliances sont réalisables sur des bases limitées, avec certaines de ses représentations, parce qu'elles n'impliquent alors que la protection des bases des offensives futures; en général les libertés démocratiques conquises précédemment. Ce sont ces deux moments de la lutte des classes qui expliquent la différence d'attitude de Trotsky, dans la résistance à Hitler en Allemagne d'une part, et dans l'offensive de la classe ouvrière française en 1936 ainsi que dans la défensive-offensive de l'Espagne de la guerre civile, et non pas des hésitations ou un tournant théorique. Par ailleurs considérer le parti radical français comme un parti petit-bourgeois est une naïveté politique que Trotsky dénonçait en un enseignement vérifié par nous dix fois dans toutes sortes de circonstances politiques jusqu'aux élections législatives de 1978, mais que Perry Anderson, sans hésitation ni discussion, regarde comme du sectarisme.

Cette erreur... de Perry Anderson, lui permet de raccorder le « catastrophisme » de Trotsky, au compte du capitalisme, de l'« erreur » similaire de Lénine et de Marx. Perry Anderson oublie ici qu'il ne s'agit pas d'un « catastrophisme économique » comme il le prétend, et cela parce qu'il oublie une nouvelle fois les conditions du facteur subjectif de la révolution, ici le poids – encore – du stalinisme, dont l'erreur réelle de Trotsky a été de sous-estimer la

capacité de survivre aux et par les désastres dont il était responsable. Mais cette erreur, Perry Anderson ne la voit pas non plus.

L'URSS pourtant lui suggère une troisième faiblesse de l'élaboration théorique de Trotsky et qui apparaît dans ce qu'il reconnaît comme son apport magistral, à savoir son analyse de l'URSS. Il note que Trotsky fut le premier à donner une analyse du stalinisme, chose à la réflexion des moins étonnantes étant donné sa biographie, mais, en revanche, on aurait aimé que soit marqué là la carence totale des « marxistes occidentaux » à apporter le moindre élément susceptible d'enrichir la compréhension du problème théorique le plus important du siècle.

Pour nous, marxistes révolutionnaires, nous ne méconnaissons pas l'inachèvement de la théorie trotskyste de l'URSS et du stalinisme et ses difficultés. Bien au contraire, ceux-ci sont au centre de nos discussions et de notre élaboration propre. Mais tous nos travaux, toutes nos réflexions partent de la solidité de l'élaboration de Trotsky, la seule qui ait tenu bon devant les contradictions du phénomène stalinien, alors que les théories qui se sont opposées et s'opposent à celle de Trotsky (d'un côté celles qui le réduisent à une nouvelle forme du capitalisme ou qui y trouve l'expression d'une nouvelle classe oppressive, d'un autre côté celles sur la nécessité et la fatalité de ses monstruosités comme « détour historique » devant amener un jour une autoréforme) ont fait tour à tour lamentablement faillite, ce qui, il est vrai, ne les empêche pas de se reconstruire périodiquement en variantes infinies tout autant qu'éphémères.

Faute de partir de la pensée trotskyste authentique, Perry Anderson pose de travers les vrais problèmes du stalinisme, des États ouvriers bureaucratiques et de la révolution politique. Ainsi, la notion de dégénérescence n'étant pas fondée par lui sur le rapport de l'objectif au subjectif (notons que nous retrouvons toujours chez lui l'objectivisme qu'il projette sur l'objet de ses critiques), il lui devient impossible d'en voir les conséquences et dans les États installés avec l'appui des baïonnettes russes et dans ceux qui, pour issus qu'il sont d'une révolution, ne s'en construisent pas moins en fonction de principes et d'expériences de directions ouvrières profondément stalinisées.

En fin de compte, les insuffisances de la théorie de Trotsky ont une unique base : l'incertitude du jeu des contradictions entre infrastructure du premier État d'économie collectiviste et sa superstructure politique bureaucratique. Bien que Trotsky n'ait en rien sous-estimé la solidité de l'infrastructure issue de la révolution d'Octobre, il sous-estime l'assise qu'elle donne à la résis-

tance aux pires assauts. Et bien qu'il ne sous-estime pas l'effroyable gabegie bureaucratique du stalinisme, il surestime l'effet de ses contradictions avec l'infrastructure. Autrement dit, c'est précisément parce que l'URSS reposait sur une structure économique nouvelle, que seule avait pu permettre la prodigieuse première révolution prolétarienne victorieuse de l'histoire, et en cela douée de plus de stabilité et de capacités potentielles que toutes celles qu'avaient produites le capitalisme, qu'elle ne put être détruite dans la Seconde Guerre mondiale malgré sa gestion criminellement démente. Et inversement, c'est parce que les conséquences du stalinisme étaient les plus contre-révolutionnaires que l'histoire ait jamais connues que les désastres dont il fut responsable pendant la guerre mondiale ne put aboutir à sa chute. Trotsky se trompait quand, le 15 mars 1933[15], il écrivait au bureau politique du PCUS : « La répression ne fera que produire les effets opposés à ceux qu'on en attendait, et, plus cela ira, plus il en sera ainsi. » Staline sut porter la répression à un point ou aucune révolte ne fut possible. Il avait réussi surtout à briser – d'une façon ou d'une autre – tous les cadres révolutionnaires actuels ou potentiels. Donc, c'est encore dans l'analyse de Trotsky que l'on trouve l'explication de son erreur de pronostic... à court terme. Car la crise des bureaucraties, stalinienne d'abord, puis celles d'origine stalinienne, en cours de dégénérescence, sont un des pans essentiels du tableau et de la période historique que nous vivons.

Certes, comme l'écrit Perry Anderson, étudier les point faibles, les erreurs, et les « trous » de l'élaboration des maîtres n'est pas leur « manquer de respect ». Encore faut-il poser les problèmes réels et ne pas ignorer les réponses – à coup sûr elles non plus pas exhaustives – données aux problèmes anciens et nouveaux par les marxistes révolutionnaires dont l'activité théorique et pratique n'a pas connu de rupture de continuité avec Trotsky, continuité qui n'est pas constituée par Rosdolvsky et Deutscher (quelque estime que l'on puisse avoir pour l'un et l'autre) mais par la IVe Internationale en tant qu'intellectuel collectif.

Dans cette continuité, Perry Anderson note lui-même que les « marxistes occidentaux » sont absents. Participaient-ils au moins à l'unité du marxisme par leurs travaux dans les secteurs marginaux que les marxistes « militants » (y compris les maîtres du marxisme « classique ») n'ont jamais eu le temps, engagés qu'ils étaient dans les luttes concrètes, d'approfondir quand ils les ont abordés.

C'est maintenant ce que nous allons essayer de voir.

## Apports et errances

Pour Perry Anderson, nous l'avons déjà noté, le « *silence studieux* (nous soulignons ces termes délicatement choisis) du marxisme occidental dans les domaines les plus importants pour la tradition classique du matérialisme historique : l'étude des lois économiques des mouvements du capitalisme comme mode de production, l'analyse de la machine politique de l'État bourgeois, la stratégie nécessaire à la lutte de classes pour le renverser », s'explique essentiellement par la rupture de la théorie et de la pratique, elle-même effet des grandes défaites du mouvement ouvrier. Cette explication est non seulement insuffisante mais constitue une sorte de justification des comportements défaitistes et est difficilement conciliable avec la XIe thèse sur Feuerbach qui fonde le comportement marxiste en cela justement que le refus de la philosophie est refus de la dissociation du théorique et du pratique, refus dont le bien-fondé se trouve vérifié négativement par l'expérience même de ces « marxistes occidentaux » qui connaissent tous des dérives plus ou moins accentuées, plus ou moins loin... du marxisme. Davantage, cette explication n'est pas seulement insuffisante, elle n'explique rien. En effet, une pareille rupture de la théorie et de la pratique, nous l'avons aussi vu, n'a pas empêché Marx et Engels de se servir d'outils conceptuels encore très imparfaits pour analyser la réalité sociale en mouvement avant 1848, puis de ceux perfectionnés par l'expérience de la révolution pour faire faire un bond formidable à la théorie des classes et de ses luttes dans un isolement quasi complet du mouvement ouvrier de masse.

Son explication entraîne d'ailleurs Perry Anderson à porter à l'absolu, à considérer comme fatale, cette coupure dans la période considérée : d'un côté le fascisme interdit toute pratique, de l'autre le stalinisme monopolise toute pratique. Les rapports aux masses qui ne sont pas des rapports de direction des masses sont tenus pour de médiocre valeur. Perry Anderson commente un propos de Lénine, dans *la Maladie infantile* : « Une théorie révolutionnaire correcte [...] ne prend sa forme achevée qu'en rapport étroit avec l'activité pratique d'un réel mouvement de masse, réellement révolutionnaire. » « Ici, chaque mot compte » appuie-t-il, et de souligner *correcte* et *achevée* pour finir par dire que « le militantisme dans un petit groupe révolutionnaire n'est pas suffisant non plus, il doit y avoir un lien *réel* avec des masses *réelles*, sans préciser à partir de quel degré le lien aux masses est réel, et à partir de quelle masse celles-ci sont réelles. Les militants ouvriers actifs, souvent dirigeants locaux, qu'ont toujours comptés les organisations

marxistes révolutionnaires fournissaient-ils un lien réel aux masses pour leurs organisations ? Et si oui, est-ce leur petit nombre qui disqualifiait ce lien par insuffisance de la masse réelle ?

Si Marx, Engels, Lénine ont pu élaborer une théorie révolutionnaire correcte – quoique non achevée – sans lien réel avec des masses réelles, dans les murs du British Museum ou dans Zurich coupée du monde par la guerre, Perry Anderson ne cherche pas à savoir pourquoi. Serait-ce le fait de leur seul génie ? Ou l'ont-ils pu grâce aux acquis antérieurs et parce que la liaison de la théorie et de la pratique n'est pas mécanique, simple et immédiate ? Et ce qui vaut pour Marx, Engels et Lénine, ne vaut-il pas pour Trotsky, après 1929 ? Perry Anderson ne le niera pas, lui qui écrit (p. 134) : « Trotsky fournit [...] en exil, son développement le plus durable de la théorie marxiste. » et qui poursuit son éloge sur plusieurs pages.

L'époque dont il s'agit est celle des révolutions écrasées où les dirigeants liés aux masses les conduisent aux pires défaites. Mais l'histoire du mouvement ouvrier n'est faite que d'alternances de périodes de montées révolutionnaires où se construisent des organisations liées aux masses et de reflux après des défaites ou l'avant-garde se trouve plus ou moins coupée des masses. Ce qui caractérise *à chaque fois* le creux de ces cycles, ce n'est pas l'impossibilité de développement du marxisme, mais la lutte acharnée de ceux qui poursuivent l'exploitation de l'acquis antérieur par les leçons mêmes des défaites avec ceux qui le révisent dans la démoralisation et la désertion.

Comment Perry Anderson peut-il écrire dans le même ouvrage (p. 66) : « La réduction de l'espace des travaux théoriques à l'alternative étroite de l'obéissance institutionnelle ou de l'isolement individuel entrave toute possibilité de rapport dynamique entre le matérialisme historique et le combat révolutionnaire. », puis (p. 136) dire du mouvement « trotskyste » : « Il faudra un jour que cette autre tradition – persécutée, outragée, isolée, divisée – soit étudiée dans toute la diversité de ses canaux et de ses courants souterrains. Il est possible que les historiens futurs soient surpris par ses ressources. » Entre ces deux jugements, et même part faite des notations minorisantes, il y a une contradiction. Entre l'obéissance sous la schlague et la tour d'ivoire, il y avait effectivement un espace pour une lutte et par conséquent pour une théorie éclairant celle-ci et en tirant des leçons. Et si donc les « marxistes occidentaux » n'ont pas été des révolutionnaires, c'est soit le fait d'un manque de courage politique soit le fait d'un « déficit » intellectuel.

Pour cette raison récusons-nous un apport de leur part au